

**L'amour pour l'éternité**  
- 6<sup>ème</sup> Dimanche de Pâques, Année B -  
17 Mai 2009  
Jn 15, 9-17

Les nouvelles générations ne connaissent plus les pages roses du dictionnaire : il s'agissait du gros dictionnaire Larousse de notre enfance, où un certain nombre de pages, de couleur rose, marquaient la frontière non pas entre le public et le privé mais entre les noms communs et les noms propres, et répertoriaient les principales locutions latines et étrangères. Le trésor des mages. C'est d'une phrase latine (qui pourtant n'y figurait pas) que je voudrais partir aujourd'hui pour parler d'amour, un vieux dicton latin *rendu à nouveau célèbre il y a trois ans pour avoir été le titre d'un film* : « Post coitum animal triste ». Comme tout autre animal, l'homme, après l'union charnelle, est triste.

Je ne me serais pas permis une telle licence en homélie si je n'avais été devancé par le Prédicateur de la Maison pontificale, le père Cantalamessa, qui l'a cité tel quel dans une conférence donnée le 14 janvier dernier à Mexico dans le cadre de la VI<sup>ème</sup> Rencontre mondiale des familles.

La question qu'il posait était troublante, qui portait sur le sentiment d'insatisfaction qu'exprime, à tort ou à raison, ce proverbe : « Quelle est la cause de l'incomplétude et de l'inachèvement que laisse l'union sexuelle, à l'intérieur du mariage et en dehors ? Pourquoi cet élan retombe-t-il toujours sur lui-même et pourquoi cette promesse d'infini et d'éternel reste-t-elle toujours déçue ? ».

Avant de voir l'exactitude du propos, qui n'est pas une mince affaire et qui dépasse largement le cadre sexuel puisque l'enjeu correspond à ce que l'on appelle en psychologie l'amour fusionnel, le désir de se fondre l'un dans l'autre, je cite la suite, et cette seconde citation du poète païen Lucrèce qui « a laissé une description impitoyable de la frustration qui accompagne tout accouplement :

« Ils se pressent avidement, ils mêlent leur salive et ils confondent leur souffle en entrechoquant leurs dents. Vains efforts, puisque aucun des deux ne peut rien détacher du corps de l'autre, non plus qu'y pénétrer et s'y fondre tout entier ».

Les plus anciens d'entre vous, rompus aux versions latines, se souviennent du titre de l'œuvre de Lucrèce : le « *De rerum natura* » – de la nature des choses, ou ici : des choses de la nature.

L'impossibilité d'un amour fusionnel justifie-t-elle un tableau aussi sombre, et aussi pessimiste que celle du père Cantalamessa : quelle est cette « frustration » qui résulterait du sentiment « d'incomplétude et de l'inachèvement que (laisse) l'union sexuelle » ? Les avis là-dessus sont partagés. Relevons simplement cet argument de bon sens qui veut que ce n'est pas en augmentant la quantité de l'acte, et surtout en passant d'un partenaire à l'autre qu'on peut en changer la qualité.

Plus intéressante est la « promesse d'infini et d'éternel » qui donne son élan et sa vérité à l'union amoureuse. Voilà ce dont je voudrais vous parler. Et, puisqu'il est question d'absolu, commençons par parler de l'amour tel que Dieu nous en parle, pour voir de quelle façon il peut se réaliser dans nos vies. Je voudrais vous livrer trois réflexions.

D'abord, pour corriger la définition habituelle de l'amour, telle qu'on peut la trouver dans le dictionnaire, ou mieux encore sur Wikipédia – si vous tapez « amour », vous y lirez que c'est une émotion. Une émotion ? Un « sentiment très intense » dit la première entrée de mon dictionnaire Larousse : un « attachement englobant la tendresse et l'attraction physique entre deux personnes : *éprouver de l'amour pour quelqu'un. Une histoire d'amour* ».

L'amour n'est ni un sentiment, ni une émotion : l'amour est une relation. « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ».

Ou plutôt l'amour n'est un sentiment ou une émotion qu'en tant qu'ils sont liés à une relation. Autrement dit, la relation est préalable au sentiment. Et autrement plus importante. Nous sommes des êtres de relation, des êtres en relation, faits pour l'amour, pour aimer et être aimés. Que nous le vivions dans nos émotions, sentimentalement, physiquement et physiologiquement, cela va de soi. Avec les phénomènes d'attraction, de sympathie, de séduction qui vont avec. Mais aimer est un verbe transitif direct : on aime quelqu'un. Quelqu'un d'autre que soi-même ! L'usage du verbe aimer ne saurait être simplement pronominal : on ne peut pas s'aimer comme on peut s'énerver, comme on peut s'impatienter, comme on peut se tromper. C'est abusivement qu'on s'aime.

Du moins, s'agit-il d'être clair sur notre relation à nous-même, sur ce que nous aimons en nous-même. Sur le commandement biblique d'aimer son prochain comme soi-même. Je sais que c'est la mode : de se pardonner à soi-même, de se faire du bien à soi-même, de prendre du temps pour soi etc. Dieu avait vu et prévu tout cela : il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il n'est pas bon que l'homme se comporte comme s'il était tout seul.

Deuxième remarque sur l'amour : si l'amour est une relation, davantage qu'une émotion, - et il faudrait ajouter une relation d'égalité, mais c'est encore un autre sujet -, il n'en est pas moins incarné, réel, concret : l'amour n'est pas une idée, mais une réalité. Et nous pouvons même le dire : un événement.

Au jour de Pâques cette année, dans son message *urbi et orbi*, le Pape Benoît XVI a livré une formidable méditation sur l'événement Numéro Un au monde, l'événement absolu, l'événement de la Résurrection du Christ. Et cette méditation s'applique à l'amour : on peut reprendre son texte et remplacer le mot « résurrection » par le mot « amour », ça marche et c'est logique (on peut faire ça dans tous les textes, parce que la résurrection du Christ est le signe le plus haut de l'amour) – ça donne à peu près ceci :

« *L'amour* n'est pas une théorie, mais une réalité historique révélée par l'Homme Jésus Christ à travers sa « pâque », son « passage » qui a ouvert une « voie nouvelle » entre la terre et le Ciel. Ce n'est ni un mythe, ni un rêve, ce n'est ni une vision, ni une utopie, ce n'est pas une fable, mais un événement unique et définitif ».

Et le Pape en rappelait sa forme historique : « Jésus de Nazareth, fils de Marie, qui au soir du Vendredi saint a été descendu de la Croix et mis au tombeau, est sorti victorieux de la tombe ». La Résurrection est une réalité et même la réalité la plus haute de l'amour, plus forte que la haine, plus forte que la fuite, plus forte que la mort. Elle porte en elle une lumière prodigieuse : elle « illumine les zones d'ombre du monde dans lequel nous vivons ».

Pourquoi ce parallèle avec la Résurrection ? Une déformation confessionnelle ? Par prosélytisme : ne pas laisser passer une occasion de revenir au cœur de notre foi ? Pourquoi, pour souligner ce caractère incarné, ne pas faire plutôt droit à l'*eros*, comme Benoît XVI l'a fait dans *Deus Caritas*, pourquoi ne pas reconnaître la part importante du plaisir dans notre vie psychique, le lien inséparable entre *eros* et *agapè*, entre l'âme et le corps ? Simplement pour nous introduire à la 3<sup>ème</sup> caractéristique de l'amour, à savoir son caractère transcendant.

L'amour est une relation. L'amour est une réalité. Ce n'est ni une impression, ni un rêve. Avec sa part de contraintes et de souffrances. La Révélation et la foi chrétienne nous indique cette troisième caractéristique : son caractère transcendant, je veux dire par là que l'amour s'impose à nous. On ne peut pas forcer à aimer mais on ne peut pas s'empêcher d'aimer. On ne choisit pas d'aimer, sans que cela contredise notre liberté – c'est une grâce ou un don. Et l'évangile et le Christ ont un mot paradoxal pour le signifier : c'est un commandement. Une obligation.

Notre époque, plus habile dans ses formulations publicitaires, n'hésite pas à dire que c'est divin, et pour une fois elle a raison : ça vient de Dieu, ça appartient à Dieu et ça conduit à Dieu. C'est même le mystère même de Dieu, le mystère de la sainte Trinité, qui existe toute entière dans les relations d'amour absolu et éternel qu'entretiennent entre elles les trois personnes de la Trinité : Dieu est Amour. Oui, l'amour est divin : c'est bon d'aimer, d'aimer et d'être aimé ; c'est ce qu'il y a de mieux au monde.

Pourtant, « aimer » est un mot qui apparaît relativement peu dans la Bible, assez tardivement dans le Livre de la Genèse – il n'en est pas tellement question en tant que tel, et assez épisodiquement dans les évangiles. Faites la recherche, pour chacun des quatre évangiles, et vous verrez le faible nombre d'emplois du mot aimer ou amour.

La raison en tient à sa définition : aimer, ce n'est pas seulement vouloir le bonheur de l'autre, son bien-être, voire son soulagement s'il n'est pas bien : *ti voglio bene*, disent les Italiens – je te veux bien ou du bien. Son soulagement, pas son amélioration...

Aimer pour nous, Chrétiens, ce n'est pas seulement vouloir le bonheur de l'autre, c'est vouloir son Salut : un souhait de délivrance et d'éternité. Lorsque Jésus, dans sa grande prière au Père que nous entendrons dimanche prochain dit qu'il n'a perdu aucun de ceux que le Père lui a confiés, il dit cette réalité essentielle de l'amour : je ne veux pas le perdre.

Or, si nous pouvons donner beaucoup de choses à ceux que nous aimons - du temps, de l'attention, de la compassion, et bien d'autres choses encore -, ce Salut - cette éternité, Dieu seul peut la donner. Ce qui fait que nous ne pouvons rien donner de plus grand à ceux que nous aimons que de leur donner Dieu, leur donner ce que nous connaissons de Dieu. Offrir Dieu à l'autre, le partager, lui souhaiter le Salut, notre Salut est différent de la fusion, et tellement loin de la « petite mort » dont parlent les poètes...

Pourquoi l'Eglise porte-t-elle une telle insistance sur le baptême des petits-enfants ? Pour multiplier ses troupes, pour assurer son développement quantitatif ? Vous voulez rire ? Il y a des moyens plus efficaces... Mais parce qu'il n'y a rien de plus grand que de donner Dieu puisque Lui seul donne le Salut. Ne souhaitez pas le bonheur : souhaitez le Salut.